

AVANT-PROPOS

Régulièrement, l'actualité nous prouve que les préjugés concernant les Noirs restent tenaces. Discours des hommes politiques, difficulté d'exister dans des domaines considérés comme élitistes pour des individus qui ont comme défaut rédhibitoire la couleur de leur peau. Il en va ainsi de la politique, du cinéma, de la télévision, de la publicité, de la mode. Même dans le sport, secteur investi en masse par les Africains, Antillais, Guyanais, Réunionnais, voire par les Océaniens à peau noire et cheveux frisés. Ces champions ont parfois les pires difficultés à se faire respecter dans les stades par certains spectateurs lanceurs de bananes, un cliché hérité du temps des colonies.

Régulièrement, dans des pays à forte population noire, comme la France, ressurgissent les plateformes de revendications « communautaires », appelant simplement au respect, au gré des événements ou d'un certain ras-le-bol.

Et même dans une période où tout tend à prouver que les choses s'apaisent ou, au moins, évoluent (président noir aux États-Unis, garde des Sceaux noire

en France), on n'est jamais à l'abri de dérapages. L'actualité nous rappelle que rien n'est définitivement gagné.

Si, comme dans les westerns, un bon Indien est un Indien mort, dans la réalité, un bon Noir est un Noir qui la ferme, qui ne revendique ni ne conteste. C'est précisément pour refuser cette assignation que nous avons décidé d'écrire ce livre.

Nous avons voulu mettre à mal ces préjugés rebattus en déconstruisant dix stéréotypes qui, au fil du temps, ont fini par faire partie du « sens commun ». Ils prennent souvent racine dans l'inconscient et sont ancrés dans un imaginaire façonné par des siècles de certitudes, écrites noir sur blanc par les premiers explorateurs, puis par les auteurs du siècle des Lumières, et reprises en chœur par les auteurs de la littérature coloniale, les chansons populaires, le cinéma, la bande dessinée, les *minstrel shows* américains, la publicité, les sketches d'humoristes, tous ces supports qui ont véhiculé les stéréotypes attachés au pas de la femme et de l'homme noirs.

En tant que journalistes, notre addiction à l'actualité nous a permis de dénicher des pépites servant à illustrer ces clichés. Il suffisait de se pencher pour ramasser ces perles de la bonne conscience qui permettent, par exemple, à tel industriel d'assener : « Pour une fois, je me suis mis à travailler comme un nègre. Je ne sais pas si les nègres ont toujours tellement travaillé, mais enfin... » Une phrase qui a aussitôt fait réagir les réseaux sociaux.

Pour certains, c'est entendu, « les » Noirs « sont fainéants » – mais si l'on met de côté l'absurdité de ce déterminisme qui fait d'individus singuliers une

masse informe, comme s'ils étaient issus d'un même moule, il faut aller plus loin et se demander pourquoi, dans un pays comme la France, l'on peut encore tenir publiquement et sans vergogne de tels propos.

D'où vient que les individus à peau noire sont taxés de paresse ou, par exemple, systématiquement associés à la sexualité? La preuve, la femme noire est «exotique et facile». Qui plus est, le sexe «surdimensionné» de son alter ego masculin est un fantasme partagé dans le monde occidental. Autre antienne connue, les Noirs sont «de grands enfants», ils «sentent mauvais» et «se ressemblent tous». Et si l'on devait en douter, Jules Ferry, Victor Hugo, Jacques Chirac, entre autres, l'ont seriné. C'est donc que c'est vrai!

Autres temps, autres mœurs, pourrait-on croire. Pourtant, l'actualité récente abonde d'exemples. Les Noirs n'ont pas d'histoire et n'ont donc jamais rien inventé, laisse entendre un ancien président de la République. Pourquoi? La réponse est à chercher dans les représentations de l'Africain héritées des premiers explorateurs ayant posé le pied en Afrique.

Depuis, noir est synonyme de malheur, de tristesse, de laideur, d'animalité. Partout. Dans les expressions de la vie courante. Dans les proverbes, les contes de fées. Dans les formes artistiques les plus diverses. Dans les discussions de tous les jours. Comme dans un jeu de miroir, la couleur blanche est, à l'inverse, synonyme de beauté, de pureté, d'ingénuité.

On ne s'étonnera donc pas si, dans les sociétés occidentales, les individus à la peau noire sont parés de tous les défauts. Car, dès l'enfance, les petits enfants sont élevés dans cette idée de l'infériorité du Noir.

Et s'il n'y avait que les hommes...

Même les animaux noirs pâtissent de leur couleur. Depuis une dizaine d'années, la SPA a même mis en place l'opération « Perle noire », pour inciter les familles à adopter des chiens, des chats noirs. Car, selon cette association, les animaux au pelage et au plumage noirs sont moins prisés que leurs congénères de couleur blanche. C'est vrai que les chats noirs sont porteurs de malheur, les « moutons noirs » sont les personnes tenues à l'écart et la seule apparition d'un corbeau dans un *thriller* est annonciatrice de tragédie. Le taux de mélanine, plus ou moins prononcé, semble être un facteur déterminant pour apprécier un homme ou une femme noire.

La perception du Noir a forcément évolué au cours des siècles. Pourtant, en matière de stéréotypes, les grandes lignes demeurent. Si la seule vue du Noir n'est plus annonciatrice de malheur, comme aux siècles derniers, lorsque les bigots se signaient sur son passage comme s'ils avaient vu le diable en personne, les plaisanteries concernant les Noirs ont la vie dure.

Et pourquoi un Antillais serait-il forcément plus faînéant qu'un Gaulois? Personne n'irait penser que cette assertion repose sur une base scientifique. Pourtant, tous les Antillais se sont entendu répondre un jour: « Avec vous, c'est doucement le matin, pas trop vite l'après-midi! », sans que leur interlocuteur y voie une quelconque allusion raciste.

Non seulement les Noirs ont un « gros sexe », mais ils ont « la danse dans la peau » et ils sont « doués pour le sport », c'est bien connu. Et, par-dessus tout, ils « sont obéissants », ce qui en fait de bons soldats en temps de guerre... De tout temps, ces phrases ont été

prononcées sous le couvert d'un pseudo-humour, ou par simple méconnaissance de l'autre.

Ces clichés finissent par peser, d'autant qu'ils vous sont renvoyés en pleine face. Que faire? Se retourner vers les livres d'histoire? L'absence de l'homme noir y est criante.

Une fois ce constat posé, que faire, lorsque l'on a l'impression d'appartenir à une catégorie inaudible et invisible en France? Regarder du côté de l'Afrique, de manière à trouver des motifs de fierté? Là encore, les signaux sont au rouge. Pourtant, c'est sans doute vers ce continent qu'il faut se tourner. Car l'Afrique n'a pas toujours été une terre de tragédie. Elle est le berceau de la civilisation.

Le but de ce livre est de tordre le cou à ces vérités toutes faites en les replaçant dans un contexte scientifique, historique, sociologique.

Notre propos ne vise pas à favoriser un quelconque discours de victimisation. Nous avons au contraire souhaité contribuer à la réflexion qui gronde sur les réseaux sociaux, reprise par une nouvelle génération issue de la « diversité », qui ne souhaite pas rester quantité négligeable.

Notre propos est de montrer que l'homme noir fait partie de l'histoire du monde.

C'est le fruit de la réflexion des deux auteurs que nous sommes; d'origine africaine pour l'un, antillaise pour l'autre. Preuve sans doute que tous les Noirs ne se ressemblent pas!

Cliché n° 1

“ LES NOIRS SONT PARESSEUX ”

C'était le 15 octobre 2010. À la fin du journal télévisé de 13 heures sur France 2, la journaliste Élise Lucet reçoit le parfumeur Jean-Paul Guerlain. La séquence s'intitule « Les 5 dernières minutes ». L'héritier du groupe de luxe, assis dans un fauteuil, est confortablement installé sur le plateau. Tout sourire, dans son costume trois-pièces, il fait assaut de charme.

Interrogé sur la création du parfum Samsara, Guerlain détaille la genèse du projet, parle de rose, de jasmin et de santal, avant de lâcher sans sourciller cette énormité: « Pour une fois, je me suis mis à travailler comme un nègre. Je ne sais pas si les nègres ont toujours tellement travaillé, mais enfin¹... »

La journaliste est surprise, elle rit jaune – mais ne condamne pas les propos de l'invité, contrairement aux réseaux sociaux, qui réagissent dès la fin du journal. Car sur Twitter on se déchaîne contre « M. Guerlain et ses relents de racisme colonial », « Guerlain, le

1. « Les appels au boycott des produits Guerlain se multiplient en France », *Le Monde*, 22 oct. 2010.

parfumeur... qui pue», ou encore «les effluves nauséabonds de M. Guerlain¹».

Dans l'après-midi, alors que la polémique enfle, le parfumeur fait amende honorable: «Je présente mes excuses à tous ceux qui ont pu être blessés par les propos choquants que j'ai tenus. Mes paroles ne reflètent en aucun cas ma pensée profonde, mais relèvent d'un dérapage hors de propos que je regrette vivement²», déclare-t-il sur le site de France 2.

À son procès, quatre mois plus tard, Guerlain confesse «une imbécillité» et explique qu'il a voulu «faire rigoler» la présentatrice. «Je suis tout sauf raciste», plaide-t-il, évoquant ses premières rencontres avec les soldats noirs américains qui lui «ont fait découvrir le chewing-gum et le Coca-Cola³» à la Libération.

Le tribunal correctionnel de Paris le condamne néanmoins à une amende de 6 000 euros pour injure raciale. Il devra également verser 2 000 euros de dommages et intérêts à chacune des trois associations qui se sont portées parties civiles: le Mrap, la Licra et SOS Racisme.

À ces sanctions pécuniaires, la justice aurait pu tout aussi bien ajouter un petit cours d'histoire sur l'origine de l'expression «travailler comme un nègre» et sa variante «travailler comme un esclave nègre», afin d'ôter à Guerlain l'envie de répéter à l'avenir le cliché selon lequel les Noirs seraient paresseux.

1. *Ibid.*

2. «Guerlain condamné pour ses propos sur les “nègres”», *Le Figaro*, 29 mars 2012.

3. *Ibid.*

Ce cours aurait pu débiter par deux chiffres. À elle seule, la France a possédé environ 4 millions d’esclaves : 2 millions importés d’Afrique et 2 millions nés dans ses colonies à Saint-Domingue (Haïti), l’île Bourbon (la Réunion), l’île de France (l’île Maurice), Saint-Vincent, Sainte-Lucie, la Dominique, Tobago, la Grenade, mais aussi en Martinique, Guadeloupe, Guyane et Louisiane.

On aurait fait lire ensuite à Guerlain le détail de la journée d’un esclave, tel que l’a rapporté par exemple le théologien français Benjamin-Sigismond Frossard (1754-1830) :

« Les travaux des esclaves varient selon les saisons et les cultures auxquelles ils sont appliqués. Mais on peut dire en général qu’ils sont très pénibles. Ceux qui vont au jardin, c’est-à-dire qui cultivent la plantation, sont réveillés avant l’aurore par le claquement de fouet du commandeur chargé d’inspecter leur conduite et de punir leur négligence.

À midi, on leur accorde deux heures, non pour prendre un repos si nécessaire sous ces latitudes quand on a labouré sept heures, mais pour aller préparer leur repas et celui de leur famille. À deux heures précises, le commandeur rappelle au jardin ; et le travail dure jusqu’à la nuit pour ceux qui ne sont point obligés de veiller au moulin¹. »

Faut-il le préciser ? Les esclaves n’avaient droit à rien : pas de salaire, pas de convention collective, pas

1. Benjamin-Sigismond Frossard, *La Cause des esclaves nègres et des habitants de la Guinée portée au tribunal de la justice, de la religion et de la politique, ou Histoire de la traite de l’esclavage des nègres*, édition de 1789.

de syndicat, pas d'arrêt maladie, pas de congés payés, pas même une prime pour récompenser leur productivité, qui a permis à la France de devenir le premier producteur mondial de sucre au XVIII^e siècle.

Voilà ce que signifie «travailler comme un nègre»!

Le dérapage de Jean-Paul Guerlain sur la paresse imaginaire des Noirs n'est hélas pas isolé, à l'heure où l'anonymat du Web favorise un racisme décomplexé qui s'exprime en toute impunité. On voit ainsi apparaître régulièrement dans les forums sur Internet des sujets de discussion ahurissants.

En janvier 2009 : « Pourquoi les Noirs ont une réputation de paresseux¹? » En février 2010 : « D'où vient le cliché que l'homme noir est paresseux²? » En octobre 2012 : « Pourquoi les Noirs sont-ils fainéants³? » En mars 2014 : « Pourquoi les Noirs sont-ils si paresseux⁴? »

Et les réponses sont tout aussi délirantes. « Parce qu'ils ont pris l'habitude d'être assistés », dit l'un. « Chez eux, il fait trop chaud et quand il fait trop chaud on est plus lent », dit un autre. « Le noir vit au jour le jour sans jamais se soucier du lendemain », explique un troisième. « Ce sont des ersatz simiesques qui n'ont pas évolué », tranche un dernier.

1. <https://fr.answers.yahoo.com/question/index?qid=20090113100216AAyO4o9>

2. <https://fr.answers.yahoo.com/question/index?qid=20100208101430AALGmxd>

3. <https://fr.answers.yahoo.com/question/index?qid=20121017040420AASWA4r>

4. <https://fr.answers.yahoo.com/question/index?qid=20140302211856AA8Nfge>

Lorsque, révolté par ces inepties d'un autre âge, un internaute africain s'indigne qu'on puisse tenir de tels discours, il s'entend répondre vertement : « Sans nos bons coups de fouet, vous seriez en train de glander toute la journée. »

Si la prétendue paresse des Noirs sert d'alibi à certains, aujourd'hui comme hier, pour justifier l'esclavage et la colonisation, elle contribue aussi de nos jours à minimiser, voire à nier les discriminations pourtant bien réelles que connaissent les sociétés occidentales gangrenées par le racisme. C'est le cas en particulier aux États-Unis.

En avril 1992, de violentes émeutes éclatent à Los Angeles, après l'acquittement de quatre policiers blancs, jugés pour avoir passé à tabac un automobiliste noir, au terme d'une course-poursuite pour excès de vitesse. Pillages, incendies, meurtres, arrestations en cascade : la ville est sens dessus dessous. « L'ordre n'a pu être restauré à LA que lorsque les Noirs ont encaissé leurs allocations, trois jours après le début des révoltes¹ », dira l'élu républicain Ron Paul, insinuant que les Africains-Américains sont paresseux.

En janvier 2012, un candidat à l'investiture républicaine, Rick Santorum, recycle le même cliché, alors qu'il s'exprime devant un public blanc sur le déficit de Medicaid, le programme qui fournit une assurance maladie aux personnes à faible revenu. « Je ne veux pas rendre la vie des Noirs meilleure en leur donnant l'argent de quelqu'un d'autre. Je veux

1. « Les inquiétantes théories du complot du républicain Ron Paul », *L'Obs*, 29 déc. 2011.

leur donner l'opportunité de sortir de chez eux et de gagner leur propre argent¹ », martèle Santorum sous les applaudissements.

En avril 2015, Baltimore s'embrase à son tour, après la mort d'un jeune Noir, victime d'une bavure policière. Tandis que la presse américaine lie la révolte à la longue histoire de racisme qui gangrène la ville, Jerry Hough, un professeur d'université, pointe la « paresse » des Noirs qu'il oppose à la « réussite » de la communauté asiatique. « En 1965, les Asiatiques étaient au moins autant discriminés que les Noirs. Ils ne se sont pas apitoyés sur leur sort. Ils ont travaillé deux fois plus dur. Chaque étudiant asiatique a un nom très simple symbolisant son désir d'intégration. À l'inverse, chaque Noir ou presque a un nouveau nom bizarre symbolisant son manque d'envie de s'intégrer². » Les mots ont un sens et ceux de Jerry Hough révèlent ses intentions : on ne demande pas à des Noirs qui sont déjà américains de s'intégrer, sauf à les considérer comme des... étrangers. De la même façon, on ne peut comparer deux communautés qui ont une histoire différente, sans quoi il faudrait faire la même chose pour tout le monde.

En 2010, on recensait 49,1 millions de pauvres aux États-Unis, dont 28,2 % d'Hispaniques, 25,4 % de Noirs, 16,7 % d'Asiatiques et 14,3 % de Blancs³. Faut-il en conclure que les millions de pauvres blancs

1. « Rick Santorum forfait : ce à quoi les Américains ont échappé », *Les Inrocks*, 12 avr. 2012.

2. « How Racism Doomed Baltimore », *The New York Times*, 9 mai 2015.

3. « États-Unis : 49,1 millions de pauvres, plus de Blancs et de seniors qu'estimé », *20 minutes*, 7 nov. 2011.

qui croulent sous la misère sont plus paresseux que les Asiatiques qui réussissent? Non. Ce serait ridicule!

Si le cliché sur la paresse des Noirs reste aujourd’hui choquant à tous égards, il n’est hélas pas nouveau. Il vient même de loin, de très loin. Il remonte à l’esclavage et a été popularisé par la littérature du XVIII^e siècle.

Lorsque les premiers voyageurs européens ont abordé les côtes africaines, ils se sont empressés de cataloguer ces peuples qui vivaient différemment d’eux, en les dépeignant comme « extrêmement fourbes, voleurs, paresseux et adonnés au luxe¹ ». La machine à stéréotypes était dès lors lancée, à l’échelle planétaire!

« Le nègre ne cultive que les plantes nécessaires à sa consommation² », assène un auteur à Paris. « Vingt jours de travail par an lui suffisent pour assurer sa récolte³ », ajoute un prêtre à Montréal. « Ils font, à la vérité, deux moissons par an, ce qui supplée un peu à leur manque d’industrie⁴ », renchérit une plume à Londres.

En 1702, lors d’un voyage en Guinée, un pays peuplé selon lui par des « idiots », le marchand hollandais Willem Bosman se plaint justement du prix élevé du blé local et en tire une conclusion aussi personnelle que sidérante : « La paresse des Nègres contribue

1. Jean-Nicolas Paquot, *Mémoires pour servir à l’histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège, et de quelques contrées voisines*, édition de 1763.

2. Aîné Challamel, *Annales de l’Extrême Orient et de l’Afrique*, volume 12, 1889.

3. Daniel Gay, *Les Noirs du Québec, 1629-1900*, Septentrion, 2004.

4. Collectif, *Histoire universelle, depuis le commencement du monde, jusqu’à présent*, édition de 1765.

beaucoup à cette cherté¹. » Bosman a vingt-neuf ans. Il consigne ses clichés et ses observations dans un *Voyage de Guinée, contenant une description nouvelle et très-exacte de cette côte où l'on trouve et où l'on trafique l'or, les dents d'éléphant et les esclaves*. Le livre connaît un vif succès aux Pays-Bas et bien au-delà, avec des traductions en français, en anglais et en allemand. Il s'impose très vite comme « l'un des récits de voyage les plus populaires² », au point d'être plagié et cité abondamment.

En 1749, le botaniste français Michel Adanson débarque incognito au Sénégal. « C'était, de tous les établissements européens, le plus difficile à pénétrer, le plus chaud, le plus malsain, le plus dangereux à tous les autres égards, et par conséquent le moins connu des naturalistes³ », dira-t-il plus tard. Pour ce jeune homme de vingt-deux ans, ce séjour est inespéré ! Depuis qu'on lui a offert son premier microscope, lors d'une remise de prix au collège, il a voué le plus clair de son temps à ses « recherches laborieuses » et à la méditation, inspiré par la piété de son père qui était l'écuyer de l'archevêque d'Aix-en-Provence⁴. Plus tard, il y eut Paris et le Jardin des plantes, où il passait « des journées entières » en rêvant de voyages vers des contrées lointaines pour découvrir de nouvelles espèces. Mais comment partir quand on n'a pas d'argent ? La solution viendra finalement de la

1. Willem Bosman, *Voyage de Guinée, contenant une description nouvelle et très-exacte de cette côte où l'on trouve et où l'on trafique l'or, les dents d'éléphant et les esclaves*, A. Schouten, 1705.

2. William Pietz, *Le Fétiche, généalogie d'un problème*, Éditions de l'Éclat, 2005.

3. Paul-Antoine Cap, *Le Muséum d'histoire naturelle*, L. Curmer, 1854.

4. *Ibid.*

Compagnie des Indes. Elle lui propose « une petite place » de commis et il s'embarque pour l'Afrique. Pendant cinq ans, Adanson compose « un traité détaillé » des plantes du Sénégal, à l'image du baobab qu'il découvre pour la première fois : « J'aperçus un arbre dont la grosseur prodigieuse attira mon attention. C'était un calebassier, autrement appelé pain de singe, que les Wolofs nomment *goui* dans leur langue¹. »

Adanson se révèle aussi ethnographe, zoologue et géographe. Il observe les animaux, les habitants et le relief de ce pays où l'esclavage est de mise depuis déjà deux siècles : les navires portugais avaient ouvert la voie en 1444, imités ensuite par les négociants hollandais, anglais et français, qui font commerce d'or et de « nègres ». Aux premières loges, Adanson voit passer des groupes de captifs destinés à l'exportation. Il découvre également les rivalités africaines, avec les guerres que se livrent entre eux les royaumes locaux, au risque de s'affaiblir les uns les autres face à la puissance de feu étrangère.

De retour à Paris, le botaniste multicartes publie un livre précieux pour sa discipline, mais il cède à son tour au cliché du moment sur la paresse africaine : « De quelque côté que je tournasse les yeux dans ce riant séjour, tout ce que j'y voyois me retraçoit l'image la plus parfaite de la pure nature : une agréable solitude qui n'étoit bornée de tous côtés que par la vue d'un paysage charmant ; la situation champêtre des cases au milieu des arbres, l'oisiveté et la mollesse des nègres couchés à l'ombre de leurs feuillages, la simplicité de

1. Charles Athanase Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, tome 5, Chez Lefèvre, 1826.

leur habillement et de leurs mœurs, tout cela me rappeloit l'idée des premiers hommes, il me sembloit voir le monde à sa naissance¹.»

La petite phrase d'Adanson est contredite par un Français qui s'installe au Sénégal un demi-siècle plus tard. Jean Dard, originaire de Maconge (Côte-d'Or), est né dans une famille modeste le 21 juin 1789, au lendemain du serment du Jeu de paume, à la veille de la Révolution française. Dard appartient à la première promotion de l'École normale élémentaire, qui forme les instituteurs de l'enseignement public. Pour sa première affectation, il est envoyé au Sénégal, à Saint-Louis, où la France dispose d'un comptoir, baptisé ainsi en l'honneur de Louis XIV. Ses habitants, blancs comme noirs, sont citoyens français depuis la Révolution française.

Dard ouvre sur place la première école d'Afrique noire francophone et enseigne aux jeunes Sénégalais, en s'appuyant sur leurs propres langues. Marié en premières noces à une signare, l'instituteur milite pour l'abolition de l'esclavage et publie une grammaire du wolof, dans laquelle il incite ses élèves à rejeter le discours dominant sur leur prétendue paresse congénitale: « Les hommes noirs sont doués des mêmes facultés que les autres hommes, *nitte you nioule ama nagnou sago naka nitte yope*. Dieu les créa pour cultiver la terre et non pour être vendus, *yalla binda na laine ndaje baya souf, wandey dou gnou di laine diaée*. L'esclavage entraîne les hommes à la paresse, *ndiame de na wata y nitte thy taéle*. La paresse les entraîne à

1. Michel Adanson, *Histoire naturelle du Sénégal*, Claude-Jean-Baptiste Bauche, 1757.

l’ignorance et à tous les vices, *taéle de na laine wata thy névale ak dhioume yope*¹. »

Mais les réfutations indignées de Jean Dard ne pèseront pas bien lourd face au rouleau compresseur de la pensée unique, d’autant que les livres qui stigmatisent les Noirs continuent de faire recette dans les capitales européennes. Les auteurs de ces ouvrages n’ont pour la plupart jamais mis les pieds en Afrique. Ils se contentent de compiler des récits empruntés ici et là.

C’est le cas de Buffon. Le célèbre naturaliste décrit ainsi les Noirs : « Ils sont adroits et agiles, mais paresseux au suprême degré². » C’est le cas également de son confrère suédois Linné, qui affirme que l’Africain est « rusé, paresseux, négligent³ ». Dans le petit monde des naturalistes qui font l’opinion, Buffon et Linné sont très estimés. Le premier est l’auteur d’une monumentale *Histoire naturelle, générale et particulière*, publiée en trente-six volumes entre 1749 et 1788 : il est le savant le plus connu et sans doute le plus lu de son époque. Le second a accompli un travail colossal. Il a répertorié, nommé et classé la plupart des objets et des êtres vivants connus à son époque. En 2015, une équipe internationale de scientifiques pilotée par le CNRS de Toulouse a établi un classement des cent personnalités historiques les plus influentes sur Wikipédia : Linné arrive en tête, devant Jésus-Christ et Aristote !

1. *Ibid.*

2. Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Œuvres complètes*, vol. 4, P. Duménil, 1836.

3. Carl von Linné, *Systema Naturae*, Editio Decima, Reformata, 1735.

Buffon et Linné ont contribué, avec d'autres sommités de leur siècle, à enfoncer le cliché de la paresse des Noirs dans la tête de lecteurs qui ne demandaient qu'à conforter leur sentiment de supériorité, au moment où l'Europe déversait dans ses colonies des millions d'esclaves déportés d'Afrique. Entre 1713 et 1792, plus de 3 300 bateaux quittent ainsi la France pour aller chercher des captifs en Afrique. Il faut pourvoir les colonies en bras afin de cultiver la canne à sucre. Le plus gros des esclaves est expédié à Saint-Domingue, suivie de la Martinique et de la Guadeloupe. Le reste est réparti entre la Guyane et l'océan Indien.

Dans le sillage de ces navires, le cliché sur la paresse des Noirs passe vite d'une rive à l'autre, en faisant fi de la réalité quotidienne et de l'exploitation éhontée de ce « bétail humain ». Aux Antilles par exemple, malgré de longues et épuisantes journées de travail, les esclaves sont accusés de ne pas en faire assez. « Le caractère du nègre dépend beaucoup de la manière dont on le traite. Il est toujours patient et craintif, mais suivant le maître auquel il est soumis, il se montre tantôt bon, docile et tendre, tantôt grossier, opiniâtre et indisciplinable. Il est paresseux avec délice et il a besoin d'être vivement excité pour se livrer au travail¹ », note en 1835 Abel Hugo, frère aîné de Victor Hugo.

Le cliché alimente aussi les débats sur les jours de repos. En Guyane, les maîtres consentent aux esclaves deux samedis par mois, à condition qu'ils se débrouillent

1. Abel Hugo, *France pittoresque ou description pittoresque, topographique et statistique des départements et colonies de la France*, Delloye, 1835.

pour se nourrir eux-mêmes, en plantant du manioc sur de petits lopins de terre (abatis) ou en allant pêcher quelques poissons dans la rivière. « Mais comme ce travail est libre, qu’il n’est pas poursuivi par le maître, souvent il arrive que les nègres, qui courent ou dorment au lieu de travailler, manquent de vivres. Aussi chaque habitation est obligée d’avoir des abatis particuliers et de tenir des salaisons pour venir au secours de ces paresseux qui dépériraient de faim ou recourraient au vol pour se sustenter¹ », affirme un rapport d’inspection publié par le département de la Marine en 1840.

Le cliché sert encore à rejeter les revendications des esclaves, en les traitant de fainéants au lieu de pointer les mauvais traitements. De ce fait, sur les habitations, certains baissent volontairement la cadence, en guise de protestation et de résistance, ou feignent d’être malades – sans compter les vols et les suicides.

De la résistance à la révolte, il n’y a souvent qu’un petit pas, que beaucoup n’hésitent pas à franchir quitte à encourir, une fois de plus, l’accusation de paresse, lancée en chœur par des maîtres inflexibles pour disqualifier ces mouvements. Dans un rapport commandé par le président de la Commission coloniale, le duc de Broglie, le voyageur Samuel Baker est interrogé sur le cas de la Jamaïque, où il a assisté à une insurrection :

« *Question: Quelles raisons avez-vous de penser que la condition des Noirs soit en général très satisfaisante?* »

Réponse: C’est qu’ils possèdent tout ce qui rend la vie agréable et que je n’ai jamais entendu aucune

1. Ministère de la Marine, *Exposé général des résultats du patronage des esclaves dans les colonies françaises*, Paris, 1844.

plainte de la part de ceux qui n'ont pas pris part à l'insurrection.

Q: Vous établissez donc une différence entre ceux-ci et les autres?

R: Oui, ils sont plus réfléchis et se préoccupent davantage de se précautionner pour l'avenir. Ceux qui ont pris part à la révolte sont les plus paresseux et les plus dissipés.

Q: Les esclaves rebelles n'étaient-ils pas les plus instruits?

R: Non, pas que je sache, mais les principaux Noirs des plantations étaient surtout compromis dans le mouvement.

Q: Ces derniers sont-ils donc dissipés et paresseux?

R: Ils ne sont pas jugés ainsi par les personnes qui leur accordent leur confiance. Ce sont ceux qui ont le plus d'intelligence et, dans le nombre, il y en a beaucoup qui ne sont ni rangés ni industriels.

Q: Selon vous, ce sont donc les principaux esclaves des plantations qui ont le plus contribué à faire éclater la révolte?

R: Oui.

Q: Vous les considérez comme les plus paresseux et les plus dissipés de tous les esclaves des plantations?

R: Ils ne sont pas plus, mais aussi dissipés et paresseux que les autres et ont, de plus que ceux-ci, les moyens de se livrer à leurs penchants¹. »

1. Jules Lechevalier Saint-André, *Rapport sur les questions coloniales, adressé à M. le Duc de Broglie, Président de la Commission coloniale, à la suite d'un voyage fait aux Antilles et aux Guyanes pendant les années 1838 et 1839*, Paris, 1843.